

Ann FEN

La Renverse



Ann FEN

La Renverse

© Ann FEN, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3466-2

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : Illustration Franss Conde Hinojosa, Face à face 2023, Art numérique

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Partie I

2017-2019

« L'oubli n'est autre chose qu'un palimpseste. Qu'un accident survienne, et tous les effacements revivent dans les interlignes de la mémoire étonnée. »

Victor Hugo, L'homme qui rit

« Certains n'oublient jamais les humiliations de l'enfance, les blessures de l'adolescence, les injustices de l'école, prisonniers à jamais d'une sale gueule, d'un corps empâté, d'un esprit empoté (...). Une vie entière, après, à chercher à se venger, à se refaire, à se prouver qu'ils avaient tort. »

Elsa Flageul, L'hôtel du bord des larmes

Paris, septembre 2017

« Rendez-vous à l'entrée sud-est du BHV. Aujourd'hui 17h00 ».

Une injonction. Comme une claque. Je ne comprends pas.

Me convoquer par WhatsApp, ce n'est pas dans les habitudes de Belle. D'ordinaire, c'est plutôt moi qui relance mon aînée pour fixer notre rendez-vous de rentrée. Toujours en septembre. Plusieurs jours me sont parfois nécessaires pour trouver un créneau dans son agenda surchargé : même à la retraite, ma sœur ne s'appartient pas.

Que cherche-t-elle en réveillant nos vieilles tensions ? Aucune idée de ce qui peut la pousser à bousculer aujourd'hui l'indifférence polie que nous avons bâtie au fil des années. Un mal an installée entre nous : trois décennies d'accalmie faite de relations convenues, lâches, sans tendresse ni estime.

En réponse, je lui adresse un simple « OK ». Autant obtempérer et m'en débarrasser de cette corvée. Sans doute Belle va-t-elle me proposer un thé dans le Marais. Alors que je pratique plutôt les petits troquets avec tables en formica et patron bedonnant accoudé au comptoir, ma sœur préfère les lieux chichiteux : Mariage Frères, Ladurée et consorts.

Ce sera l'affaire d'une heure ou deux tout au plus, au cours desquelles nous allons papoter en évitant les sujets trop personnels et, surtout, les discussions politiques : en vieillissant, Belle est devenue assez réac et la dernière fois que nous avons abordé ce genre de questions, en l'occurrence la semaine des trente-cinq heures, je suis sortie de mes gonds. Pas pu m'empêcher de me lever de table en jetant rageusement un gros billet sur la table : « Tu garderas la monnaie ! ». Autour de nous, dans le salon chinois du Ladurée Saint-Germain, silence et regards médusés. Cette fois-là, il nous a quand même fallu plus d'un an pour nous rabibocher. J'ai oublié laquelle des deux a fait le premier pas.

Au cours de ces rencontres, trois ou quatre par an grand maximum, nous effleurant à peine du regard, nous échangeons nos récits de vacances ou d'escapades, émaillés si possible d'une ou deux anecdotes vaguement amusantes. Vient ensuite la liste des sorties que nous avons faites ou programmées, mais jamais ensemble : théâtre, concerts, expositions. À ce jeu-là, Belle gagne toujours. Une frénésie qui m'ahurit.

L'expérience d'un abonnement commun à l'opéra, pris au lendemain du décès de maman, m'a servi de leçon : plus jamais de sortie avec ma sœur et sa coterie. Je les revois tous, aux entractes, une flûte de champagne dans une main, un mini sandwich au saumon dans l'autre. C'était à celui qui serait le plus caustique et décochant les quelques mots assassins qui, en moins de deux, réduisaient l

mezzo à une baleine devenue presque aphone et le ténor à un minus incapable d dépasser les soixante-dix décibels. En rentrant chez moi, mon premier geste était d écouter au casque, les yeux clos, ma version préférée de l'Art de la fugue Sokolov. Céleste.

Je suis un peu en avance à notre rendez-vous. Belle, habituellement en retard est déjà là : silhouette menue, cheveux longs d'un blond méché artificiel. Je la reconnais bien sûr, mais quelque chose ne colle pas. D'ordinaire, malgré sa taille moyenne, elle se pavane, exposant au monde entier un visage lisse et une bouche pulpeuse que comble régulièrement une injection de Botox. Les sourcils hauts et les pommettes soufflées sont bien là, les lèvres protubérantes en bec de canard aussi, mais aujourd'hui elle est contractée, éteinte, comme tassée par la foule qui se presse autour d'elle.

Retenue de l'autre côté de la rue de Rivoli par la circulation, je l'observe sans qu'elle me voie : vêtue avec recherche comme toujours, mais décidément quelque chose détonne. Loin de ses tenues exubérantes habituelles, Lacroix Kenzo, Vuitton, elle porte une redingote bleu marine, un sac à main qui n'a rien de tapageur... Un style hôtesse de l'air qui ne cadre pas du tout avec Belle. Sa posture aussi est légèrement différente : le cou un tantinet rentré dans les épaules elle semble peiner à scruter autour d'elle et m'apercevoir, alors que je dépasse d'une bonne tête le groupe de piétons massés au passage clouté. Quand enfin elle me voit, pas le moindre sourire ni signe de la main. Un regard bleu fané, froid presque absent.

Comme si je n'existais pas. Même pas révoltée par mes vêtements. À chaque rencontre avec ma sœur, je réfléchis à ma tenue, ce qui, chez moi, est parfaitement inhabituel. J'hésite toujours entre deux versions radicalement contraires : la version « je me pomponne » pour lui montrer que, moi aussi, je sais m'habiller quand je m'en donne la peine, et la version « je me fiche des fringues... ». Aujourd'hui, sans doute en raison de son message comminatoire, j'ai adopté la version 2 et me suis surpassée : mon jean le plus dégoûtant, un vieux pull distendu, des chaussures de rando.

Presque collée à elle au milieu des passants, je suis frappée par son teint terreux.

— Tu as une petite mine pour quelqu'un qui rentre de vacances. Pas l'air en forme !

Je n'ai pas trouvé mieux en guise de bonjour. Je n'ajoute rien, étonnée de ma brusquerie et de l'inquiétude qui commence à me gagner.

Après un assez long silence, quelques mots de plomb, articulés d'une voix sourde me percutent :

— J'ai un Parkinson.

— Quoi ?

— Oui, Freddie, tu as bien entendu, un Parkinson.

Je ne réagis pas. Pétrifiée. Ma sœur, ma sœur à moi, un Parkinson ! Ce noir abstrait, improbable, vient de quitter son orbite pour s'écraser à nos pieds. Bousculées par les passants, nous restons un bon moment sur le bord du trottoir.

— Viens, Belle, allons dans un coin tranquille.

Peu coutumière des effusions et des gestes d'affection, je suis surprise de sentir le bras de ma sœur se glisser sous le mien. Sa démarche me semble quelque peu laborieuse ; sans doute le mot de Parkinson influence-t-il déjà ma perception. Elle se laisse entraîner vers la placette ensoleillée qui borde la rue du Bourg Tibourg. L'ombre des arbres, le vent tiède, tout invite au bonheur de vivre. Un bien bel automne.

Nous finissons par échouer à une terrasse de café aux jolies chaises tressées. Autour de nous, ça jacasse. Belle reste figée. Je me tais, incapable de cacher mon effroi. Nos regards s'évitent, rivés à la surface luisante de la table. Un instant, j'ai le doute de ce que je viens d'entendre. La dernière petite cuiller à peine posée par le serveur, je me jette à l'eau :

— Bon, explique maintenant ! Parkinson, tu es sûre ?

Tout en lançant cette question absurde, je fixe ses mains. Pas la moindre trace de tremblements. Amaigries, peut-être.

Belle surprend mon regard inquisiteur :

— Tu regardes si je sucre les fraises, comme on dit ? Eh bien non, je n'ai pas de tremblements. Pas encore. Mais c'est bien un Parkinson.

— Mais comment tu l'as su alors ?

— J'avais très mal à la gorge, depuis un moment. J'ai cru que mes problèmes de cordes vocales recommençaient. Tu te souviens ? On m'a même opérée pour ça. Mais mon ORL m'a tout de suite détrompée. Adressée directement chez un neurologue.

Voyant que je ne comprends rien à cette histoire de gorge, ma sœur m'explique sur un ton posé qui me paraît dénué de toute émotion, que le larynx se paralyse progressivement. Un symptôme moins connu mais très fréquent du Parkinson. Quand le traitement médicamenteux finit par ne plus produire d'effets, à plus ou moins brève échéance, c'est la fausse route. Mort par étouffement. Pour l'instant elle a seulement du mal à déglutir.

Une partie de mon cerveau écoute, l'autre s'affole. En dehors du larynx, quel autre ? La suite, ce sera quoi, ce sera quand ? Est-ce qu'elle va se paralyser petit à petit ? Les visions successives de mon ex-belle-mère atteinte de la même maladie défilent en un éclair : canne, déambulateur, fauteuil roulant, lit médicalisé, garde-malade qui, à la fin, la nourrissait comme un enfant. Pendant

des années... Belle prisonnière d'un corps qui s'étirole et se fige, Belle impuissante face à l'irruption de la maladie incurable.

— Tu t'es fait confirmer le diagnostic ?

— Évidemment ! Tu penses bien... J'ai vu un ponton à Sainte-Anne et un autre la Salpêtrière. Aucun doute. J'ai l'impression de passer mon temps dans les salles d'attente : IRM, scanners, séances d'orthophonie et de kiné. Depuis un an, c'est ça ma vie.

— Comment ça, depuis un an ?

— En fait, oui, je le sais depuis plus d'un an. Je ne l'ai dit qu'à mes proches.

Ébranlée au plus profond, je me colle à elle, mais à l'instant où je pose ma main sur la sienne, elle se lève brusquement. Pressée de rentrer. Elle doit se préparer pour sa grande réception du soir. Un nouveau groupe d'amis rencontrés en croisière, sur le Club Med Two. « Les petits plats dans les grands, tu comprends... »

Je reste seule à la terrasse du café, perdue, flottante, importunée par le brouhaha continu qui s'élève de la place. Glacée. Ma soeur m'assène son Parkinson, et hop salut. Pour elle, l'histoire s'arrête là. L'aînée a fait son devoir en informant sa cadette. J'essaie de retrouver tous les mots qu'elle m'a dits, de ressusciter ce qui n'est déjà plus que brouillard, fragments de regards, parcelles d'émotions : Belle un Parkinson. C'est réel. Belle a mal au larynx. Belle mourra étouffée. C'est incurable. Elle me l'a dit.

À mon tour, je me lève. Marcher pour tenter de digérer tout ça, je n'ai rien trouvé d'autre. Oui, marcher. Et je marche, avalant les kilomètres à grande enjambées, heurtant les promeneurs sans les voir ni m'excuser. À la fois fébrile et sonnée. Rue de Rivoli, Concorde. Je traverse la place orangée, embrasée par le soleil couchant, et toute cette beauté me blesse. Puis la Seine, le boulevard Saint Germain ; enfin je remonte le Boulevard Saint-Michel, émue d'apercevoir sur les larges trottoirs les passants bien portants, les couples enlacés aux terrasses de cafés, leurs yeux enamorés et joyeux qui se caressent.

Dès que je rentre à l'appartement, le temps s'arrête. Allongée sur mon vieux canapé, je somnole des heures, la bouche ouverte, broyée. Entre deux assoupissements surgit toujours la même image : la frêle silhouette bleu marine de Belle qui s'esquive et m'abandonne. J'aurais besoin de raconter à quelqu'un ce qui vient de se passer entre ma sœur et moi. En retour, j'aurais besoin d'entendre cet autre compatir au malheur de ma sœur, spontanément, sincèrement, car je sens mon apitoiement impur, entravé par une ulcération naissante : Belle m'a rejetée. Ce début de rancœur, ce n'est pas normal. Pas bien.

Après tout, cette distance entre nous aussi de mon fait. La sortir de ma vie m'a coûté du temps, de l'énergie et pas mal d'essais infructueux. Alors que je croyais m'affranchir enfin de ma sœur aînée à son départ de la maison, juste après son bac, j'ai mis mes pas dans les siens sans même m'en rendre compte. L'égaliser était sans doute un passage obligé : à cinq ans d'intervalle, hypokhâgne et khâgne, agrégation de lettres modernes ; comme elle, un premier mariage à 20 ans ; le choix de vivre à Paris aussi. Il m'a fallu croiser le regard bleu de mer et le beau sourire de celui qui allait devenir mon second mari pour que cette dépendance involontaire se dénoue et que je commence à être moi-même. J'avais alors trent ans.

Mais qui appeler ? Mon amie Gabrielle ? Impossible : depuis qu'elle s'est retirée dans sa vieille maison du Cantal, ni téléphone, ni Internet. Et puis, pour me remonter le moral, elle pourrait me refaire le coup de la petite chatte. Elle m'en avait offerte pour combler ma solitude à la mort de mon mari et nous l'avions